

Hausarztmedizin: Hausarzt – eine aussterbende Gattung?

Jean-Jacques Fasnacht

Man mag es drehen und wenden, wie man will, das Grundmuster von Evolution und Selektion durchdringt selbst unser Alltagsleben. Weshalb soll es auch gerade vor uns haltmachen?

Zweifellos erfordern die sich stets verändernden Lebens- und Arbeitsbedingungen ein Höchstmass an Anpassung und Flexibilität, will man nicht unter der Last des «alltäglichen Selektionsdrucks» zusammenbrechen. Aber wie steht es in unseren Reihen um diese Eigenschaften und die Bereitschaft, sich deren Diktat zu beugen?

Nehmen wir als Beispiel die Gattung «Hausärzte». Eine exemplarische Spezies, die sich über Dekaden Anerkennung, Prosperität und Autonomie erschaffen hat. «Erschaffen» im wahrsten Sinne des Wortes, denn der Weg dazu war steinig, schlafraubend, überstundengesät, wochenendmissachtend und familienfriedenbeeinträchtigend. Und doch waren da letztlich nebst dem fast schon masochistischen Aufopferungsdrang, der so keine persönlichen Bedürfnisse, aber dafür durchaus eine gewisse Bereitschaft zu narzisstischer Kränkung kannte, Stolz und auch Zufriedenheit.

Gab es denn einen vollkommeneren Beruf, der in dieser idealen Verschmelzung die Erkenntnisse der Naturwissenschaften und deren praktische Umsetzung mit empathischem Sendungsbewusstsein verband?

Gab es denn einen verantwortungsvolleren Beruf, der derart viel Autonomie und Eigenverantwortung ermöglichte, selbst auf die Gefahr hin, dass man gelegentlich als Einzelkämpfer die grossen Zusammenhänge aus den Augen verlor? Und – Hand aufs Herz – erlaubte uns dieser Beruf, trotz oder gerade wegen seiner hohen Sozialkompetenz, nicht auch ein wirtschaftlich überaus gesichertes Auskommen? Eine Unabhängigkeit, die bei weitem alle Mühsale und Opfer, denen wir ja nicht unbedingt wehrlos ausgesetzt waren, aufwog?

Wahrlich eine paradiesische Zeit. Manch einer von uns mag sich in seinem selbst geschaffenen Gärtchen zufrieden zurückgelehnt haben und den aufkommenden Wind nicht wahrgenommen haben. Weshalb auch? Nach wie vor war man am Puls des Wissens, auf dem Stand der gängigen medizinischen Lehre dank unstillbarem Wissensdurst und permanenter Fortbildung.

Die rasante und spektakuläre Entwicklung der Medizin garantierte scheinbar auf immer bedingungslose Akzeptanz, ja Abhängigkeit, unserer

Mitmenschen. Die Verschiebung demographischer Gleichgewichte war unantastbarer Beweis unseres fast omnipotenten Könnens.

Die Zuneigung und der Applaus der Allgemeinheit waren uns auf Generationen hinaus gewiss, meinten wir. Denn wer würde allen Ernstes am Baum sägen wollen, an dem die Früchte der Gesundheit und der womöglich ewigen Jugend gedeihen?

Die Krankheit hatte den Nimbus des Schicksalhaften verloren. Heilung war nicht länger eine göttliche Fügung und Gabe, sondern eine schon fast selbstverständliche Erwartung an uns Ärztinnen und Ärzte. Wer mag es den Patienten verargen, wenn sie ob all den epochalen medizinischen Fortschritten, die wir ja durchaus publikumswirksam zu vermarkten wussten, zunehmend das Augenmass für die Grenzen der ärztlichen Kunst verloren und wie selbstverständlich jegliche Leistungen für sich einforderten?

Medizin wurde zum Konsum- und Allgemeingut, Gesundheit war Normalfall. Der Mythos der Wunderheiler in Weiss bröckelte.

Mit Verwunderung mussten wir zur Kenntnis nehmen, dass wir nicht länger einen besonderen Status in unserer Gesellschaft innehatten. Für viele von uns war die Einsicht und Erfahrung äusserst schmerzhaft, dass wir entrückt in unseren medizinischen Sphären nicht wahrnehmen wollten, wie sehr sich unsere Vorstellungen und Bedürfnisse von denjenigen unserer Patienten zu unterscheiden begannen.

Medizin und Mediziner sind nicht länger unantastbar und unverhandelbar. Unsere Kunst – so meinen viele – wird in ihrer Freiheit zunehmend beschnitten, reglementiert und kontrolliert. Der Arzt wirkt nicht länger als bedingungsloser Vertrauter und Anwalt seines Patienten, sondern ist Verwalter und Verteiler begrenzter und klar definierter medizinischer Ressourcen. Das Berufsbild hat sich grundlegend verändert. Ökonomische Zwänge drohen in medizinische Rationierung und eine ethisch unvorstellbare und inakzeptable Zweiklassenmedizin auszuarten. Gesund sterben als – nicht nur ökonomisch – oberste Maxime ärztlichen Denkens und Handelns.

Die atemberaubenden Änderungen von Rahmenbedingungen und die nüchterne Einschätzung unseres Berufsbildes taten unserem stolzen Selbstverständnis nicht gut. Selbstaufopferung, Idealismus und «Berufung» können für einen angehenden sogenannten Grundversorger unter

Korrespondenz:
Dr. med. Jean-Jacques Fasnacht
FA Sportmedizin SGSM,
FA Manuelle Medizin SAMM
Schulstrasse 4
CH-8463 Benken
fasnachtjj@bluewin.ch

den gegebenen Umständen nicht mehr ausreichend motivierend und attraktiv sein.

Ernüchtert und besorgt müssen gerade wir als «ländliche» Hausärzte feststellen, wie sich eine ganze Generation auf ihre Pensionierung vorbereitet – und der Nachwuchs fehlt.

Droht unserer Berufsgattung das dramatische Schicksal der Dinosaurier, die sich auf die abrupt

veränderten Umweltbedingungen nicht einstellen konnten?

Oder gelingt es uns, den drohenden «Selektionsdruck» kreativ umzusetzen?

Die Diskussion in dieser Sache ist dringlich, und die Suche nach substantiellen Lösungen durch alle involvierten Akteure muss umgehend angepackt werden.

Médecine de famille: le médecin de famille – une race en voie de disparition?

Jean-Jacques Fasnacht

On peut tourner la phrase dans tous les sens. Il n'en demeure pas moins que le principe fondamental de l'évolution et de la sélection a envahi notre quotidien. Pourquoi d'ailleurs en serait-il autrement?

Il n'y a aucun doute que les constants changements qui affectent notre environnement professionnel et nos conditions de vie requièrent de notre part une capacité d'adaptation et une flexibilité extrêmes, si nous ne voulons pas nous effondrer sous le poids de la pression de sélection de tous les jours. Mais comment la situation se présente-t-elle véritablement parmi les nôtres et dans quelle mesure sommes-nous prêts à nous plier à ces dictats?

Prenons par exemple la «race» des médecins de famille. Voilà une espèce exemplaire, qui a su se forger au cours des décennies la reconnaissance de son statut social, s'assurer une prospérité indéniable et préserver une certaine indépendance. «Se forger» est bien le terme qui convient, car le chemin était semé d'embûches, générateur d'insomnies et de week-ends de travail et surtout grand perturbateur de la paix des familles. Au-delà d'une volonté de sacrifice et d'un don de soi frisant le masochisme, il faut bien dire qu'il y avait probablement aussi un soupçon de fierté et peut-être même un brin d'autosatisfaction.

A-t-on jamais connu profession plus merveilleuse, unissant de façon quasi idéale les connaissances scientifiques, leur mise en pratique et leur transmission dans un esprit d'empathie bienveillante? A-t-on jamais vu profession plus responsabilisante, autorisant autant d'autonomie et d'indépendance, même si elle comportait le risque de perdre la vision d'ensemble à force de travailler seul dans son coin?

Et, honnêtement, ce métier ne nous permettait-il pas de jouir d'un confort économique bien sécurisant, malgré ou précisément à cause de cette grande compétence sociale? Cette indépendance constituait une compensation largement suffisante pour une peine et des sacrifices après tout librement consentis?

Pas à dire, c'était une époque paradisiaque. Nombre d'entre nous se sont probablement reposés sur leurs lauriers, tout à leur contentement, sans sentir le vent venir. Et pourquoi pas? Après tout, n'étions-nous pas à la source de la connaissance et à la pointe des progrès de la médecine, grâce à une soif d'apprendre jamais étanchée et à une formation continue jamais prise en défaut.

L'évolution rapide et spectaculaire de la médecine semblait garantir un degré d'acceptation, voire une dépendance pour ainsi dire illimités de la part de nos concitoyens. Le déplacement des équilibres démographiques devait être la preuve absolue de notre quasi omnipotence.

L'affection et les applaudissements de toute la population nous étaient acquis pour des générations à venir, croyions-nous. Car qui aurait sérieusement songé à scier la branche portant les fruits de la santé et peut-être même de la jeunesse éternelle?

La maladie avait perdu son lien avec la fatalité et la guérison n'était plus considérée comme une grâce divine, mais comme une prestation médicale plus ou moins normale. Qui pourrait reprocher aux patients d'avoir peu à peu perdu de vue, aveuglés qu'il étaient par les formidables progrès techniques que nous n'avons pas manqué de leur vanter, les limites de l'art de la médecine et de trouver parfaitement naturel d'exiger sans discernement toutes les prestations possibles et imaginables?

La médecine est donc devenue un produit de consommation comme un autre et un simple bien commun; la santé est devenue la norme et le mythe des guérisseurs en blouse blanche a commencé à s'effriter.

Tout étonnés, nous avons dû nous rendre à l'évidence que nous avons perdu notre statut particulier dans notre société. Pour beaucoup d'entre nous, cette expérience s'est avérée extrêmement douloureuse. A tel point que, réfugiés dans notre bulle, nous avons refusé de voir à quel point nos visions et nos besoins commençaient à diverger de ceux de nos patients.

La médecine et les médecins ne sont plus ni intouchables, ni inaccessibles. Beaucoup sont d'avis que l'exercice de notre art est de plus en plus difficile, réglementé et contrôlé. Le médecin n'est plus le confident et l'avocat de son patient, mais un simple gestionnaire et distributeur de ressources médicales clairement définies et strictement délimitées. Notre image a subi un changement radical dans la société. Les contraintes économiques menacent de générer un rationnement des prestations médicales et une médecine à deux vitesses éthiquement inconcevable et inacceptable.

Mourir en bonne santé, la première devise de la pensée et de l'action médicale – et pas seulement au sens économique.

Correspondance:

Dr Jean-Jacques Fasnacht
CA de médecine du sport SSMS,
CA de médecine manuelle SSMM
Schulstrasse 4
CH-8463 Benken
fasnachtjj@bluewin.ch

Les changements incroyables des conditions cadres et une froide analyse de l'image de notre profession ont quelque peu ébranlé notre tranquille assurance. En de telles circonstances, le don de soi, l'esprit de sacrifice, l'idéalisme et la «vocation» ne peuvent plus suffire à motiver et à attirer un éventuel futur praticien de premier recours.

Aujourd'hui, les médecins de campagne que nous sommes sont donc condamnés à regarder avec inquiétude comment une génération approche de la retraite sans que la relève ne pointe à l'horizon.

Notre espèce est-elle donc destinée au même triste sort que les dinosaures, qui n'ont pas pu s'adapter aux changements brutaux de leur environnement?

Ou parviendrons-nous à transformer la pression de la sélection en force créative?

La discussion ne saurait attendre en la matière et la recherche de solutions pragmatiques doit être empoignée MAINTENANT par tous les acteurs du système.

Traduction Dr R. W. Bielinski